

Le Galepin

- ROUGE -

n°12 - 1^{er} octobre 2018



Maurice Audin par Ernest Pignon-Ernest

sommaire du n°12

CETTE PHOTO-CI	
. <i>Maurice Audin</i>	2
CE LIVRE-CI CE MOIS-CI	
. <i>Misérables!</i> , M.Quint	3
JEUNESSE	
. <i>Bonhomme</i> , S.V./C.K.Dubois	4
ROMANS	
. <i>Le moine apostat</i> , A.Shafton	5
. <i>Ex-voto</i> , M.Fois	6
B.D.	
. <i>La veille du grand soir</i> , P.Rotman.S.Vassant	7
POÉSIE	
. <i>À la manière de...</i> Théodore Hannon	9
LE PAVÉ DANS LA MERDE	
. <i>Quelques histoires de fake-news</i>	11
UNE CHANSON	
. <i>Lili Marleen</i> , H.Leip/N.Schultz	12
LES PETITS MÉTIERS	
. <i>La conscience du chapelier</i>	13
LA CHRONIQUE DU Pr HERNANDEZ	
. <i>La palette de l'écrivain</i>	15

**Et, ce mois-ci,
parution du n°1
du **Calepin Vert!****

Comité de rédaction

Élie Hernandez, Michel Lalet,
Mario Lucas, Hugues Moussy, Roger Wallet

Ont participé à ce numéro :

Léo Demozay, Michel Deshayes, Aude France,
Marc Frétoy, Anaïs Labbaye, Rémi Lehallier

site : www.lecalepin.fr

& sur associationaufildesmots.com/

& <http://www.voisinlieupourtous.moonfruit.fr/>

CETTE PHOTO-CI



MAURICE AUDIN

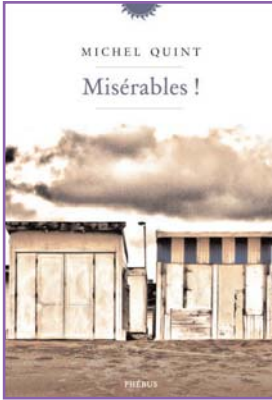
Le 13 septembre le Président de la République reconnaissait "la responsabilité de l'État dans la disparition de Maurice Audin", arrêté à Alger le 11 juin 1957 et depuis disparu. Le lendemain, Henri Alleg était arrêté au domicile d'Audin. Alleg racontera dans un livre aussitôt interdit, "La question", les tortures qu'il endurera avant de s'évader trois ans plus tard de l'hôpital rennais où il est soigné. La plainte déposée le 4 juillet par Josette Audin se heurtera au décret du 22 mars 1962 (de Gaulle) amnistiant tous les actes commis par l'armée française. Jugement confirmé en 1966 par la Cour de Cassation, en raison de la loi du 17 juin (toujours sous de Gaulle).

Pourquoi Mitterrand n'a-t-il rien fait de 1981 à 1995 ? La réponse est simple : il était ministre de la Justice dans le gouvernement Guy Mollet qui tombera le... 21 mai 1957. C'est lui qui a rédigé et fait voter la loi de mars 56 donnant tous pouvoirs aux militaires en matière de Justice sur le sol algérien. Il a enfin donné son aval à l'exécution de 38 militants algériens, chose qu'il niera en accédant à la Présidence.

En juin 2014, Hollande reconnaît pour la première fois le fait qu'Audin est mort en détention, après que, le 8 janvier 2014, le général Aussaresses a déclaré "avoir donné l'ordre de tuer Audin".

Le 18 septembre, Zemmour déclare que "ce monsieur Audin... méritait douze balles dans la peau". Je ne me scandalise pas de tels propos. Il est important que l'on puisse avoir le droit de les tenir. Que les générations futures sachent que des individus tels que E.Z. ont existé et que les antennes leur étaient généreusement ouvertes. Et qu'elles connaissent le nom des tortionnaires de Maurice Audin : les lieutenants André Charbonnier et Philippe Érulín sous les ordres directs du capitaine Roger Faulques. Les indirects sont bien trop nombreux pour les citer. Je crains même qu'il n'y ait mon père...

Roger Wallet ♦



MICHEL
QUINT

LA FAÇONDE
INFATIGABLE
DES ZINCS
DU NORD

Petit exercice inédit ce mois-ci : première des deux notes de lecture

que je me propose de consacrer au dernier livre de Michel Quint. Serait-il un auteur à ce point considérable, vous demandez-vous si vous n'avez jamais lu – mais c'est impossible – *Effroyables jardins*? Je ne discuterai pas sur considérable mais important, oui. Et attachant, deux fois oui. Mais la vraie cause est plus prosaïque : je ne suis qu'à la page 148 du livre, qui en compte 293! Si jamais il s'avérait, dans la seconde moitié, que s'effondre le talent du natif de Leforest (Pas-de-Calais), je me rabattrais sur un autre opus dudit.

Michel Quint est de ces auteurs qui ne gardent rien pour eux, il se livre tout entier dans son texte. On entend sa voix à l'oreille, et, allez savoir pourquoi, elle est très exactement celle de son "corégionaliste" Jacques Bonnaffé. Quand je lis du Michel Quint, Bonnaffé me le souffle toujours à l'oreille.

Le personnage-clef, Laurent Leprêtre, est enquêteur pour l'*Européenne de vie*, comprenez qu'il s'occupe des "contrats en souffrance" pour la dévolution de leur dû aux bénéficiaires d'une assurance-vie. Dans son précédent boulot, il était policier : *"Les mêmes mots. Mais cette fois pour retrouver du vivant, honorer la parole des morts et permettre leur bienveillance depuis l'au-delà."* Le siège de l'*Européenne* est à Lille. Et son premier dossier concerne une certaine Henriette Benson, native de Calais où est sa dernière adresse, en faveur de Freddy Delersnyder, à Lille. La fortune du contrat n'a jamais été réclamée. Le contrat est du 15 juin 1981. Et l'on est en 2016! Trente-cinq ans.

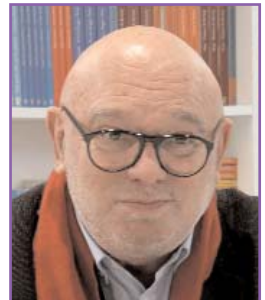
Laurent le policier va être d'une grande utilité pour Laurent l'enquêteur posthume. Il connaît les rouages, les administrations mais surtout il possède un merveilleux petit duo bien rodé en lui : intuition-déduction. Et il a surtout une aide de premier plan : Michel Quint, roué comme un renard, vieux routier de l'intrigue qui s'y connaît, avec sa façon de comptoir de bistrot, pour vous embarquer où il veut. Il écrit, on l'entend parler. Il a le goût du verbal et de l'expression décalée qui tombe magnifiquement : quand il décrit Sonia – ah, Sonia! – *"une brune pointue, le cheveu n'importe quoi, visage parfait de mystique déçue"*, il lui met *"trop de parfum, généreux à grincer des dents"*; mais rebelle : *"ce cri, cette douleur qui fait affleurer les pommettes, la mâchoire, tout l'attirail du squelette sous le beau du vivant et qui est encore de la beauté."*

Il a ce même sens du raccourci, de l'image percutante, pour parler des lieux, Calais, *"cette ville déchirée... une immense douleur... une plaie ouverte sur la face du monde"*, là où *"une bonne partie du monde accourt, avec déjà du deuil dans les maigres bagages... Nommer la souffrance et la mort ne devrait pouvoir se faire qu'avec des mots laids, qui font mal autant que la réalité"*.

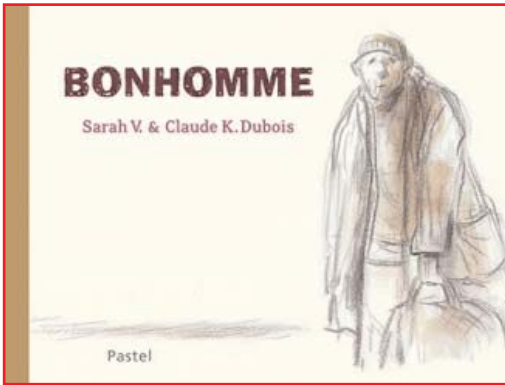
Un mot de l'histoire, que vous puissiez vous repérer. Il a visité, à Calais, la propriété de feu Benson, y a trouvé la trace d'un gardiennage effectué par Delersnyder, y a reconstitué la folle soirée du 10 mai 81 où Freddy, peut-être bien, a fait la rencontre d'une bande de jeunes de son âge mais fortunés. Puis plus rien. Est-il parti en Angleterre ou ailleurs? C'est tout. Il est sous le charme de Sonia, la prof de lettres, mais inaccessible. Quoique... Ah si! En fouillant dans les archives 81 du journal, il a appris que H. Benson avait été liquidée chez elle trois jours après sa donation... Étonnant, non?

Aude France ◆

Misérables!, Michel Quint,
Phébus, 2018



SARAH V. / C. K. DUBOIS



LE POIGNANT FLOU SOCIAL DES LAISSÉS-POUR-COMPTÉ

L'auteure (Sarah V.) et l'illustratrice (Claude K. Dubois) sont belges. La première est la fille de la seconde et son père est également auteur-illustrateur.

Dans ce petit livre à l'italienne, tout est dans la discrétion et dans l'indistinct, mais pas d'ambiguïté sur ces mots: les dessins et le texte se tiennent délibérément dans une esthétique "du halo" pour que le propos soit plus facile à généraliser. Ne nommant personne en particulier, il a valeur générique.

L'histoire. C'est le matin. La maman réveille les enfants car c'est l'heure d'aller à l'école. On se couvre chaudement, cache-nez et capuche. Bonhomme aussi se réveille sur son trottoir, la couverture qui le protège (?) est trempée. Il marche un peu, fouille une poubelle en quête de quelque chose à grignoter. Il croise un chat familier avec qui il fait un petit bout de chemin et finit par se rallonger dans le caniveau. Des policiers l'en délogent. Il tente d'aller au centre d'accueil mais son nom, il l'a oublié. Un conducteur de bus le laisse monter mais son odeur incommode les voyageurs. Le voici de nouveau à la rue. Des enfants jouent. Il enlève ses chaussures et, alors: "Tu veux un gâteau?" La petite fille rit: "Tu ressembles à un Nounours"...

Les images sont d'une magnifique unité esthétique:

personnages au centre, autour desquels les péripéties du moment se diluent vite en un halo de couleurs lavées, fondues, dans une gamme très atténuée, pas de couleurs vives.

Claude K. Dubois a publié en 2012 un livre jeunesse sur le drame des réfugiés, "Akim court". Se voyant remettre un prix pour cet ouvrage, elle déclare: « Cette histoire, si elle était singulière au départ, je l'ai voulue universelle. Les mots sont volontairement simples. J'ai préféré laisser l'émotion au dessin, aux attitudes des corps et aux expressions des visages qui sont les mêmes pour tous les peuples, à toutes les époques. J'ai voulu montrer l'humain dans sa vérité, dans sa fragilité. J'ai essayé de transmettre dans ce malheur l'amour, la compassion et c'est pour cela qu'aujourd'hui je suis particulièrement heureuse que ce livre qui était en moi, qui était la réponse à un regard désespéré, puisse être une main tendue, cette fois remplie d'espérance. »



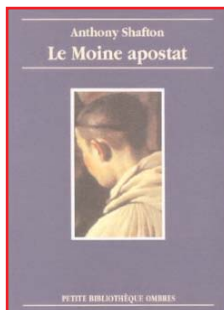
Elle pourrait reprendre intégralement cette déclaration pour "Bonhomme".

Anaïs Labbaye 

Bonhomme, Sarah V. & Claude K. Dubois, Pastel, 21,8x15,5. 66p.



Sarah V.
& Claude K. Dubois



ANTHONY
SHAFTON

BIZARRE,
COMME C'EST
ÉTRANGE

“Bizarre, moi j’ai dit bizarre?
Comme c’est étrange.”

La célèbre réplique du Dr Knock dans la voix de Louis Jovet ne saurait mieux résumer ce livre, unique roman écrit dans la vingtaine et publié aux États-Unis en 62, de cet Anthony Shafton dont on ne sait rien, sinon qu’il publia en 95 un ouvrage très savant sur l’interprétation des rêves, alors qu’il enseignait au département des neurosciences de l’université de Florey (Australie). Il avait 25 ans quand sortit *“The apostate Heriger”*.

Bizarre le propos : le moine (bénédictin) Heriger est surpris en “cohabitation” avec une chienne. Querelle théologique pour savoir de quelle autorité il relève, qui est en droit d’entendre sa confession. Finalement c’est au prêtre séculier du village que revient cette tâche.

Heriger évoque son enfance, le décès de sa mère alors qu’il est encore enfant et l’éducation sévère, totalement dominée par la religion, que lui inculque son père. À 15 ans il entre au séminaire, où il se révèle sage, pondéré, sans éclat. Un des frères lais a une épagneule, il est très ému de la naissance des chiots.

Par la suite il est chargé de faire les courses au village pour la communauté. C’est là qu’un jour il est happé par une ombre, qui se révèle être celle d’une chienne. Elle jappe pour qu’il la chevauche, il finit par s’y résoudre. Il en éprouve un sentiment trouble, comme un accomplissement mais qu’il sait diabolique. Dès lors, habité du Diable, il s’adonne régulièrement à sa passion coupable. Un jour, au bord du désespoir, il se rend chez les prostituées. Les choses ne se passent pas comme prévu : il demeure indifférent et s’exécute machinalement. Il ne peut prononcer ses vœux. Sans contrition, il sera exécuté.

Comme on le pressent à la lecture du scénario, une grande partie du texte est introspective et joue habilement des mille méandres de la religion. C’est assez largement sans intérêt, à l’image de ce passage : *“Le Diable, quoi qu’on puisse dire, possède au moins une vertu : il veille jalousement à ce qu’une âme damnée ne le soit qu’avec son propre assentiment. Il m’avait ainsi amené à jeter dans la balance mon salut éternel : je venais de renoncer au combat d’ombres qu’il avait organisé pour moi et j’abordais pour de bon le véritable assaut, celui que se livraient les deux parties de mon âme.”*

À aucun moment l’auteur n’érige Heriger en personnage. Il ne joue jamais des lieux ni des tâches monastiques, il le laisse enfermé dans ses retournements d’âme et l’âme est très peu romanesque, même chez Bernanos. Erreur de scénario propre aux écrivains débutants : choisir la situation clinquante même si elle maintient le personnage dans une gangue inextricable. Heriger eût été client des prostituées, cela eût permis bien plus de péripéties et d’intrigues.

Pourquoi un tel choix, que je n’ai jamais lu sous aucune autre plume ? L’explication la plus évidente qui me vient est celle d’un pari entre copains. Shafton a 22 ans quand il écrivit ceci. J’imagine la scène (photo ci-dessous prise ces années-là). Dommage que le culot et le goût de la rigolade ne mènent pas à la littérature.

Rémi Lehallier ♦

Le Moine apostat, Anthony Shafton, Petite bibliothèque Ombres, 1997.





MARCELLO FOIS

IL FAUT LIRE LES SILENCES

Antonia est née à Naples. Elle est devenue Tony quand sa famille a émigré en Australie. Elle est difficile à cerner, cette jeune femme (elle doit approcher de la quarantaine) au comportement cassant, autoritaire, qui a rompu avec son mari comme avec ses parents, et mène durement son compagnon, comme elle travaillant dans le milieu du cinéma, il réalise des montages. Sa fille, Jennifer, souffre d'un mal mystérieux qui la maintient dans un état infantile – à dix-sept ans elle ne se sépare pas de sa poupée. Les “événements” narrés sont insignifiants – Tony confie pour la journée sa fille à ses parents, un cousin appelle pour lui demander de faire un montage de petits films d'amateurs tournés à l'occasion de la procession en l'honneur de la Madonna dell'Arco. Ils vont pourtant réussir à déclencher ce que le lecteur attend : une explication. Elle tient dans l'illustration de couverture : une image brouillée de la Madone et de l'enfant Jésus.

Il faut bien sûr lire le récit événementiel – aussi – comme une métaphore de la maternité, de la transmission intergénérationnelle : ce qu'est Jenny, son retard de développement psychique et physique (à dix-sept ans elle n'est pas encore réglée), c'est exactement ce qui explique le comportement de Tony mais elle, elle a réagi différemment au drame vécu dans son enfance. La mère de Tony – le départ pour le bout du monde s'explique par des accusations de sorcellerie liées à un ex-voto inventé de toutes pièces – va révéler, va proférer l'origine du mal et ainsi, le lecteur ferme le livre sur cet espoir, guérir sa fille et sa petite-fille. Le rôle tenu dans cette histoire par l'église catholique et ses représentants, dont les paroissiens, est abject. Je tiens qu'il est celui de toutes les religions, même celles qui, comme le bouddhisme, semblent ne pas reposer sur des

dogmes – j'avoue avoir toujours rejeté l'idée de la théocratie à la Dalai-Lama et l'attitude récente d'Aung San Suu Kyi à l'égard des Rohingyas me confirme dans ma position. Mais l'auteur n'aborde pas du tout cette critique de la religion et s'en tient à un acte isolé. Le manque de radicalité a pour effet d'atténuer la portée de sa fable qui reste donc individuelle. “*Elle se dit que les miracles existent*” est la première phrase du livre.

Dans son écriture même, l'auteur reste très introspectif, il “tourne autour du pot”, il ne dit pas franchement les choses. Ainsi ce paragraphe en troisième page :

“Après le dîner, ils étaient montés dans leur chambre et avaient observé, derrière la fenêtre, le feuillage flamboyant d'un érable fouetté par ce même vent qui les avait décidés à fuir la plage mais qui, maintenant, avait encore gagné en puissance et qui était devenu aussi agressif que s'il avait voulu sonner la fin de ce très long été austral.”

le relit-on, une fois le récit achevé, comme une métaphore de ce qui va se produire. Il faut lire les silences pour sentir peser le mal-être, la menace. “*Enfoncée dans le nouveau canapé [de leur nouvelle maison] avec sa fille et sa poupée de chiffon, Tony appréciait la saveur de cette nouvelle vie.*

– *Et puis il y a aussi le jardin, avait-elle continué. Tu verras tous les jeux, en été. Il sera très beau, et elle avait souri.*

Domage que maintenant, avec ce vent froid, l'herbe verte soit comme une lame brillante, brisée par une réverbération irrégulière et des rafales serrées. Cela faisait penser à tout, sauf à un jeu.”

La construction du récit ne m'apparaît pas vraiment limpide. J'ai plutôt le sentiment d'une nouvelle que l'auteur a augmentée pour en faire un bref roman.

Mais l'on suit sans décrocher l'évolution des événements.

Léo Demozay ♦



Ex-voto, Marcello Fois, La dernière goutte, 2018 [2015], 118 p.

PATRICK ROTMAN
SÉBASTIEN VASSANT

« LA VEILLE
DU GRAND SOIR
MAI 68 »



L'autre jour, j'ai lu un mail d'un camarade qui m'inspira cette amère réflexion : "C'est pas vrai! Vas-tu ne plus faire que dans la rubrique nécrologique?"

Ce n'est pas un reproche adressé à Pierre, même si je dois admettre que sa prose militante me gonfle parfois. Maintenant, nos meilleurs discours sont peut-être ceux qui relèvent de l'adieu aux armes!...

Ça y est, on en a bientôt fini du centenaire de la grande boucherie et du demi-centenaire des Zévénements (comme disait



Coluche).

J'ai découvert ce livre à la bibliothèque. La première planche fait penser au style de Sempé: une foule de petits détails. Puis, en bas à droite cette information: Paris, Quartier Latin, 3 mai 1968.

La double page suivante illustre le doux ronronnement printanier des terrasses de café qui se peuplent alors que la bibliothèque de la Sorbonne n'héberge que quelques étudiants qui peaufinent leur futur diplôme.

Cette BD est bourrée de personnages et faits historiques; il y a aussi un peu de fiction revendiquée par P. Rotman. On a même un brin de romance révolutionnaire avec, page 33, ce baiser dans une odeur de lacrymo et l'ambiance de la barricade...

J'ai un petit-fils qui m'a fait le cadeau de naître un 22 mars (celui de 68 réclamait la possibilité d'accéder aux chambres des filles).

En juin 68, je planchais pour le certificat d'études primaires, unique examen de valeur aux yeux de mes parents. À la question: "En quelle République sommes-nous?" j'avais répondu: "La cinquième, mais ça pourrait changer". Ce fut, je crois, ma première marque d'insolence...

68... soixante-huit... Noblesse du calendrier (Léo Ferré)

Ce roman graphique (comme il m'arrive de dire maintenant, et je trouve néanmoins l'appellation très appropriée!) que je lis en même temps que j'annote m'offre des révélations historiques que je n'avais pas cernées. Un critique dit que ce mouvement est mort de son propre paradoxe: revendiquer sans vouloir imposer. D'autres critiques: "Que reste-t-il de mai 68 sinon



une génération à jamais frustrée d'être passée si près de changer le monde? Au moins un moment." "En un mois, la France a aperçu un autre possible et elle ne s'en est toujours pas remise!"



Page 51, de Gaulle dit: “Si nous nous déculottons, il n’y a plus d’État. Le pouvoir ne recule pas, ou il est perdu. Et n’oubliez pas qu’un ministre de l’Intérieur doit savoir donner l’ordre de tirer.” (!)

Page 61: “La révolution est une chose sérieuse. Où sont les fusils, les grenades? Personne ne prépare la prise de pouvoir.

Il ne s’agit pas de prendre le pouvoir mais la parole.”

J’ai écouté, avec un grand intérêt, le 30/08/18 à 8:20 sur France Inter un économiste, Daniel Cohen. Il dit qu’en 68 il y eut un immense rejet du “métro, boulot, dodo” mais que cette société industrielle était très intégratrice des classes populaires; que nous devons faire le deuil de la promesse de progrès portée par cette société-là. Il déplore l’énorme désocialisation des classes populaires qui fait le terreau du populisme. Suite au travail de la terre (société rurale), puis celui de la matière (société industrielle), on travaille maintenant sur l’homme lui-même (société numérique) du service digitalisé et son intelligence artificielle. L’I.A., avec ses propositions numériques et algorithmiques, devient le nouvel Eldorado qui façonnera l’Homme en robot lobotomisé. Tout cela, bien évidemment, dans un bain de cupidité mondialisée. La matrice algorithmique fera-t-elle repartir la sacro-sainte croissance au profit de la déshumanisation?

“Mai 68 s’achève le 30 mai. Au lendemain du triomphe de la manif gaulliste commence le week-end de la Pentecôte... L’essence réapparaît comme par enchantement... Les Français se ruent sur les routes. Bilan: 70 morts, 600 blessés.”



Cette BD m’a fait du bien. J’y ai même découvert le fonctionnement du “Comité Central de Grève-Mairie de Nantes”. Pour plus d’explications, voir page 151...

Comme je crains certains de mes propos vieux-conistes, je vais aller m’exiler un peu au soleil du sud de l’Europe, afin de jouir des cocktails “happy hours”, du soleil couchant qui réchauffe ma vieille carcasse, et d’un petit bédouin de temps en temps pour m’occulter la misère des clandestins.

Mes petits-enfants (ou arrière-) vivront peut-être un 68. Je le leur souhaite, car personnellement ces Zèvenements m’ont forgé!

Michel Deshayes ♦

La veille du grand soir, Mai 68, Patrick Rotman, Sébastien Vassant, Seuil/Delcourt, 2018.



À LA
MANIÈRE
DE...

THÉODORE
HANNON



“Si Greta n'était pas là à mon arrivée à la gare d'Anvers, eh bien, pour commencer, je chercherais à joindre son cousin Gert qui le connaît bien, lui, le Théodore Hannon. Il saurait le trouver dans quelque bouge près du port. Arrivé au bon endroit, je lui ferais un signe de la main, tendant son dernier livre *Au clair de la dune* et il me laisserait m'asseoir à sa table. Après quelques compliments d'usage, je lui demanderais de mettre un petit mot sur la page de garde du bouquin, il se marrerait, prendrait un crayon et inscrirait :

*"Si quelque quatrain te la coupe,
Benoît lecteur, sois tolérant,
Car je fis ces vers en tirant
(Ah ! l'exquis féminin) ma coupe."**

Finissant les quelques gouttes restant au fond de sa choppe, il commanderait deux bières pour trinquer, puis une autre tournée, puis trois, puis quatre... Un peu pompettes et se marrant comme deux bossus, il me prendrait par le bras pour découvrir le coin, les imposants cargos accrochés au quai, les bars (on y entrerait parfois, picolant et dansant la gigue avec des nanas qui n'attendraient que cela) et surtout, mater les filles assises dans leur vitrine et nous aguichant. *"Tu vois, qu'il me dirait, c'est ça Anvers, des gonzesses à tous les coins de rue et pas fières par-dessus le marché. Comment veux-tu qu'on n'écrive pas des poèmes en leur honneur!"* Il aurait l'air de les connaître toutes et... m'en conseillerait une ou deux.

Et puis, je lui proposerais de prendre un dernier verre chez mon cousin. Arrivés chez lui, les premières paroles de Gert seraient *"Super que tu sois venu avec Baudelaire!"* Je le regarderais étonné... *"Eh oui, qu'il me dirait, tu ne savais pas qu'on dit de lui que c'est le Baudelaire belge?"* Et Hannon répondrait d'un air amusé *"N'exagérons pas, tout est relatif"* et il prendrait une feuille de papier, écrirait un poème dessus, sortirait une blague à tabac de sa poche de veste, mettrait du tabac sur la feuille pliée en quatre, la roulerait, l'allumerait et lancerait *"Vous voyez la poésie peut partir en fumée"* et on éclaterait de rire tous les trois. *"Allez, que je dirais, on retourne sur le port boire un dernier coup et admirer les filles!"*

La poésie s'étant évaporée dans l'air, il nous resterait les filles et la bière. Je trouverais que c'est bien aussi. Oui, oui!"

Charly Tronchosky. *L'Anvers du décor*

* Extrait de *Boniment* dans *Au clair de la dune* (1909)

*

MANNEKEN-PIS

La fillette en cheveux par moi longtemps suivie
Vint s'arrêter tout près de l'impudent gamin,
Ce cher bronze qui n'a de libre qu'une main...
Elle admirait son geste et paraissait ravie.



Ce qu'elle attendait là n'était point l'omnibus !
 - Pucelle: une de ces exsangues fleurs du vice
 Se dressant pour les cœurs naïfs comme un rébus.
 "Viens !" lui dis-je, prenant sa taille de novice,

"Viens, je veux te mener par les cafés-concerts
 "Où, tout en écoutant rossignoler des airs,
 "À longs traits, nous boirons le lambic des diman-
 ches."

L'enfant entrelaça les deux mains dans ses manches
 Et, rêveuse, levant ses longs yeux de lapis,
 Sans répondre, écouta pleurer Manneken-Pis.

Au pays du Manneken-Pis (1883)

*



LA FOURRURE

Ô soirs intimes de décembre !
 L'un de ces soirs, soir rouge et noir,
 Sur ton beau corps aux pâleurs d'ambre
 Tu mis ta fourrure – en peignoir.

La fourrure massive et lourde,
 La fourrure aux subtils relents,
 Estompa de sa ligne sourde
 Ta ligne aux accents turbulents.

Pour ta chair blanche et délicate
 La sauvage pelisse avait
 Des étreintes douces de chatte
 Et des caresses de duvet.

Marbre, bronze, nacre, or de buire
 En conquête sous la toison,
 Que de trésors je voyais luire
 Dans l'ombre chaude, ardent Jason !...

Lasse enfin de cette parure,
 À tes pieds, en monstre dompté,
 Tu fis se coucher la fourrure,
 Invincible en ta nudité !

Comme un chant guerrier l'odeur fauve
 Jeta son cliquetis dans l'air,
 Mêlant ses clameurs dans l'alcôve,
 Au fier hosannah de ta chair.

Rimes de joie (1881)



Théodore Hannon. Poète et peintre belge. 1851-1916
 (lire aussi *La Valkyrigole*, 1887)

Mario Lucas ◆

Rimes de joie, éd. Henry
 Kistemaekers, Bruxelles,
 1881

Au pays du Manneken-Pis,
 éd. Henry Kistemaekers,
 Bruxelles, 1883

Le Candélabre (1883)

La Valkyrigole (1887)

Au Clair de la Dune, éd.
 Dorbon Aîné, Paris (1909)



Quelques histoires de fake news.

La *fake-news*, ainsi que l'on nomme depuis quelques temps, la rumeur, les ragots, les falsifications de l'histoire, ne date pas d'hier. La complexité de cet objet, si l'on cherche à le définir ou à le circonscrire, est qu'il est indissociable de la pensée humaine, de la parole humaine, des échanges inter-personnels ou inter-groupes. Il se nourrit de notre penchant à l'anxiété, à la méfiance, au goût de la farce, à l'intérêt bien compris pour la création de vérités plus vraies que nature... Quoi qu'il en soit, hier rumeur ou falsification et aujourd'hui, *fake-news*, cet objet est omniprésent à tous les échelons de nos relations sociales et familiales.

En France dans les années 80 Jean-Noël Kapferer renversa la table avec son livre *Rumeurs, le plus vieux métier du monde*. Avant la déferlante internet qui donne à penser que le phénomène serait récent, il mettait en avant des dizaines de ces phénomènes plus ou moins fameux, tentant, en même temps qu'il les mettait en plein soleil, d'en comprendre et d'en définir les mécanismes. L'intérêt du public fut immense à cette époque et si Kapferer a pu tordre le cou à quelques rumeurs tenaces (les disparues d'Orléans par exemple), il contribua à ouvrir la boîte de Pandore en réveillant l'intérêt des médias pour le phénomène. Car la rumeur – savoureuse produit médiatique – se nourrit de sa répétition et de ses amplifications...

Dès 1947, deux psychologues Américains, Gordon Willard Allport et Léo Postman, s'attachaient à définir les processus de création de la rumeur. Il y a selon eux, dans les rumeurs ou *fake-news* s'appuyant sur des éléments initiaux plus ou moins avérés, trois étapes que l'on retrouverait à chaque fois :

o Première étape, la réduction du message: si un message informatif contient cent détails, seulement soixante-dix seront conservés lors de la première transmission d'un individu à un autre. Puis, cinquante-quatre (c'est une moyenne, mais c'est précis le travail scientifique!) à la seconde, et ainsi de suite... jusqu'à trente-six à la cinquième. Et le phénomène ne s'arrête pas là. Il se prolonge de réduction en réduction, si bien qu'à l'arrivée, un message complexe se transforme

potentiellement en slogan simplet... et au passage, fait disparaître les détails qui pourraient affaiblir la cohérence d'ensemble.

o Seconde étape, l'amplification: les personnes qui se repassent l'histoire retiennent certains détails, insistent sur ceux-là pour peu qu'ils les trouvent significatifs, intéressants, savoureux. Le message complexe devient, grâce à cette séance de musculation, un objet de conviction plus intéressant, plus performant et, de ce fait, plus apte à être véhiculé, entendu et cru.

o Troisième étape, l'assimilation: selon ses croyances propres, son bagage culturel, ses origines, ses valeurs ou son profil émotionnel, le dépositaire du message se l'approprié et le transforme pour qu'il coïncide au mieux avec ses propres aspirations ou avec sa propre vision du monde. C'est à cet instant que le message se retrouvera distordu de diverses manières et se présentera y compris sous une forme totalement éloignée de ce qu'il pouvait être à l'origine.

Le processus exclut en réalité toute idée malveillante ou calculatrice. Ces rumeurs ne sont ni le produit d'une volonté complotiste ou d'un désir de tirer quelque avantage que ce soit mais souvent naissent d'un petit mensonge, d'une parole en l'air, d'un désir de se distinguer en se donnant un rôle ou de l'importance. Ensuite il faut que la rumeur morde! Qu'elle trouve matière à se développer et à s'amplifier. Il y faut de nombreux autres ingrédients, comme par exemple l'idée d'une explication simple et parfaitement rassurante face à des complexités inextricables. Ce peut être bien sûr la recherche et la désignation d'un responsable puis d'un bouc émissaire face à un malheur, un problème, une menace. De manière apparemment paradoxale, la rumeur en tant que mode d'information informelle, contribue à apaiser ou canaliser des angoisses sans réponse rationnelles ou aisément accessibles.

Mais évidemment, nombre de rumeurs sont créées intentionnellement, dans l'intention de nuire, de discréditer, de manipuler...

C'est ce que l'on verra la prochaine fois, avec des *fake-news* qui ne datent pas d'hier!

Michel Lalet ♦

LILI MARLEEN

Impossible de citer le titre sans immédiatement entendre la voix grave, d'une sensualité sans égale, de Marlène Dietrich. Cette chanson a une histoire qui court d'une guerre à l'autre.

Les paroles en sont inspirées du poème écrit en 1915 par le romancier Hans Leip, alors mobilisé comme élève-officier à Berlin, à la caserne des Coccinelles, avant son départ pour le front russe. Ce poème ne sera publié qu'en 1937.



Lorsque la comédienne et chanteuse Lale Andersen le découvre, elle demande à deux de ses anciens amants de le mettre en musique. Celle de Rudolf Zink est plus sentimentale, celle de Norbert Schultz plus martiale. Elle chante d'abord les deux mais c'est la seconde qu'elle enregistre en 1939. C'est un échec commercial.



Mais, en août 1941, les bombardiers anglais détruisent l'entrepôt de disques de la radio militaire allemande à Belgrade. Faute de mieux, on diffuse alors la chanson qui connaît un succès fulgurant. Rommel, Göring et même Hitler s'entichent...

*Vor der Kaserne
Vor dem großen Tor
Stand eine Laterne
Und steht sie noch davor*

*So woll'n wir uns da wieder seh'n
Bei der Laterne wollen wir steh'n
Wie einst Lili Marleen.*

Elle sera très vite adaptée en 48 langues. En 1941, dans son cabaret *La vie parisienne*, Suzy Solidor chante l'adaptation française d'Henri Lemarchand, ce qui lui vaudra, à la



Libération, une interdiction provisoire d'exercer.

*Devant la caserne
Quand le jour s'enfuit,
La vieille lanterne
Soudain s'allume et luit.
C'est dans ce coin-là que le soir
On s'attendait, remplis d'espoir
Tous deux, Lily Marlène.*

Aux États-Unis, Glenn Miller en donne une version plus swinguée.



Marlène Dietrich, qui a fui le régime nazi, l'enregistre en 1944, avec langueur et énergie. Elle modifie même l'orthographe du prénom pour lui donner le sien.

*Outside the barracks
By the corner light
I'll always stand
And wait for you at night
We will create a world for two
I'll wait for you the whole night
through
For you, Lily Marleen*



En France, Anne Vanderlove en donne une version très personnelle en 2003: *Dans cette gare
D'une ville inconnue
Où j'attendais un*

train

*Qui n'est jamais venu,
Je n'suis ni blonde, ni de Berlin,
Pourtant il m'a pris les deux mains.
Chante-moi Lili Marlène*

Pourquoi un tel succès et comment se fait-il que la chanson s'adapte à des sensibilités a priori si différentes? La musique bien sûr y tient un rôle prépondérant. C'est une ballade nostalgique qui rompt deux fois son rythme. Une première fois au 5^{ème} vers où la tonalité monte et plane, avait de rechuter au dernier, sur un rythme plus primesautier.

Le rythme des paroles joue d'abord du 5/6 en rimes croisées, avant les deux rimes plates en octosyllabe et le final à 6 pieds rimant avec la première féminine.

Le thème est celui de l'éternel combat entre Eros et Thanatos, intemporel et universel. Les différentes versions jouent d'ailleurs des partitions différentes: le soldat meurt dans la version allemande, il retrouve espoir et énergie dans la version américaine.

Ajoutons que la chanson fut interdite dans plusieurs pays totalitaires (RDA et Yougoslavie durant "la guerre froide"...).

La Première Guerre nous a, elle aussi, laissé une chanson d'amour inoubliable qui a connu plusieurs versions françaises (l'originale est anglaise): celle que chanta Tino Rossi sur une traduction de Charles-Maurice Sivilie, alias Pierre d'Amor (1918) et la plus connue, infiniment meilleure, que broda Eddie Marnay pour Yves Montand: "Les roses de Picardie": *"Souviens-toi ça parlait de la Picardie Et des roses qu'on trouve là-bas..."*

En 1943 l'écrivain américain Steinbeck déclara que cette chanson "était la seule chose que l'Allemagne nazie ait apportée au monde".

Marc Frétoy ♦

LA CONSCIENCE DU CHAPELIER

J'ai autrefois fait ma pelote dans la chapellerie. On appelait chapellerie ces magasins aujourd'hui surannés où femmes et hommes trouvaient des coiffes à leur pied, métaphore certes osée, mais il faut se souvenir que fut un temps où tous portaient des galurins, des badas, des caloquets, des bibis, des doulos... bref, des couvre-chefs en tous genres et de tout poil. Le choix d'un chapeau ou d'une casquette marquait l'homme, disait son statut, sa condition ou son désir de s'en extirper. Le rond, le haut, le mou, le cassé, le feutré... Tout un univers subtil où il fallait la compétence éclairée du chapelier pour pouvoir espérer se tenir dans le monde.

Aujourd'hui bien sûr, n'existe pratiquement plus qu'un seul modèle de couvre-con : celui à longue visière sur laquelle si possible sera écrit un message publicitaire que tous ces crânes-sandwich consentent à arborer sans qu'on les rémunère pour leurs efforts. Le pauvre est généreux avec le riche si on le flatte un peu! Seule

une petite frange de la population résiste encore : généralement ils sont intermittents du spectacle et arborent des bitos à courte bordure, façon J.R., les lunettes de soleil en moins. Mais le gros des troupes ne jure et ne vit que pour sa gapette de joueur de base-ball avec leurs gueulardes et slogans ravageurs!

Il y a quelques années, les porteurs de ces objets hideux les disposaient sur leurs pauvres crânes en plaçant la visière côté nuque! Ça faisait genre (prononcer "jonre" en djeun's moderne!). Mais quelle erreur! Ils ont vite compris qu'il était préférable d'avoir une visière bien longue, bien basse, bien sur le front et bien en protection de la vue ou en tout cas du regard des autres. Les gars se baladaient avec les sigles des Chicago Bulls' sur leur front, mais dissimulaient leurs yeux. Les niais! On savait bien que c'était Chicago-Boule qui passait dans la cage d'escalier... Un Chicago-Boule parmi les milliers d'autres, uniforme, similaire, attifé de la même manière que le troupeau complet. Et puis bien vite, ils ont compris que, pour mieux encore faire *jonre*, la casquette devait se combiner avec la capuche : visière devant, œillères de chaque côté!

À cet égard, le premier enseignant venu garde le souvenir ému de l'expérience consistant à faire retirer ces deux protections aux mômes de douze ans! Ils ont pu constater que c'était là une seconde peau et qu'à la seule idée de s'en séparer, ne fût-ce qu'un instant, nos chères générations futures saignent le sang de la rage et du dépit, regimbent, s'insurgent et demandent bientôt à leurs parents de porter plainte contre tous et contre chacun!

Bref... Face à l'évolution des choses, j'ai converti ma chapellerie. J'ai désormais une casquetterie! Les modèles sont bien entendu recouverts de publicités tapageuses mais surtout, j'ai développé le concept de visière latérale qui peut dans certains cas se substituer à l'usage de la capuche. Grâce à moi, le djeun's peut à la fois ne pas voir devant lui, mais il est empêché de voir sur le côté. Un succès! Que dis-je : un véritable triomphe! Et puis quoi? Qu'y a-t-il à voir qui puisse être si intéressant qu'il faudrait lever le nez au-dessus de la ligne de flottaison? La visière et les œillères vont assez bien à une société moderne où n'existe pas d'autre vérité que



celle qui ne s'étend pas au-delà du bout d'un nez dont le flair est probablement lui aussi oblitéré par d'autres effluves plus ou moins délétères.

J'exagère, c'est évident! Mais hélas, je ne peux pas complètement m'empêcher de croire qu'il y a dans mon petit commerce le germe ou le symptôme d'un penchant plus général. C'est l'instant où l'uniformité absolue devient le signe prétendument distinctif de l'exception: "Je suis unique, car je ressemble enfin à tout le monde" avec son corollaire: "Je sais tout, puisque je ne vois rien!"

Et il en va de même avec la chose publique et les visions à courte vue, bloquées au-dessus, coincées à droite et verrouillées à gauche! Si je ne craignais pas de nuire à la prospérité de mon affaire, je mettrais en vitrine les mots de l'écrivain belge Frank Andriat: "Le nationalisme est une maladie insidieuse, un cancer de l'esprit, qui vous gagne lentement, mais en profondeur (.../...). Vous n'observez bientôt plus qu'un point unique, celui que vous voulez atteindre, et vos œillères vous empêchent de voir comment le monde tourne autour de vous. D'argument paranoïaque en argument paranoïaque, vous construisez un édifice qui semble solide, mais qui ne peut résister au choc de la réalité que si vous vous coupez d'elle. Vous paraissez d'autant plus convaincu de vos idées que vous n'avez plus que celles-ci pour convaincre: en général, elles sont sim-

plistes, vont droit au but, rejettent les autres, sans nuance et avec fracas. Les imbéciles trouvent là leur pitance: vous devenez un crétin facile à comprendre (puisque vous défendez des idées auxquelles il n'y a rien à comprendre) et vous ramenez l'homme à la barbarie en désignant des boucs émissaires qui vous offrent de vous présenter en victime quand on n'est pas d'accord avec vous."²

Le gars Andriat a la prose qui pioche un peu, nous sommes d'accord et même s'il a remplacé le mot *casquette* par le mot *nationalisme*, je crains bien qu'il n'ait pas tout à fait tort... Mais ça me fend le cœur de penser qu'il pourrait viser ainsi le pauvre chapelier pour en faire le complice de nos infortunes contemporaines!

Michel Lalet ◆

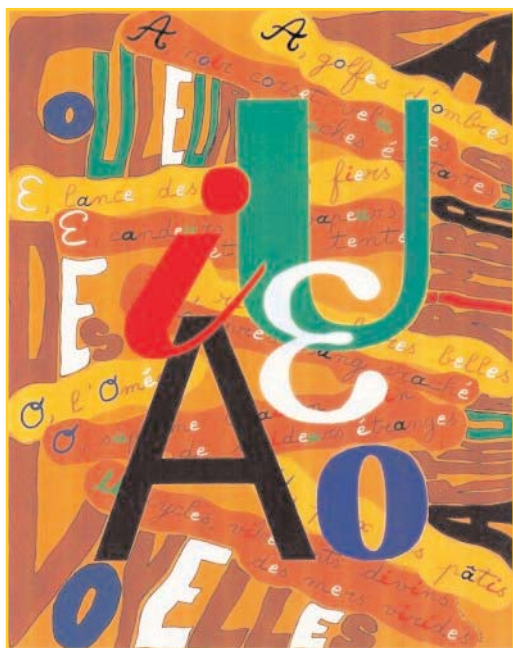


1. Nom d'une équipe américaine de basket-ball dont le bison est l'emblème.

2. *Bart chez les Flamands* de Frank Andriat. Babelio éditeur.

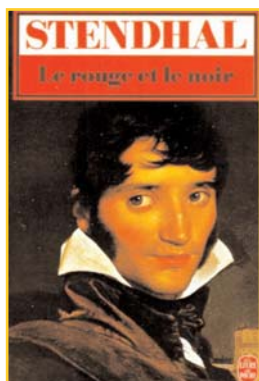


LA PALETTE DE L'ÉCRIVAIN



L'écrivain ou le poète accompli sera sans doute celui qui, dans le mouvement contrasté de l'acte d'écriture, saura illuminer la page blanche. Dans sa tentative de saisir l'instant comme l'éternité, de creuser la surface ou de survoler l'étendue, il puisera dans le clair-obscur de sa sensibilité la palette de ses émotions, de ses expériences. Si pour le peintre ou pour le photographe, il ne saurait y avoir de couleur sans lumière, chez lui, elle résultera de la transfiguration des lignes invisibles de son imaginaire qui rend cette teinte toute particulière qui fait son style.

Indépendamment de lui, les mots ont aussi leur couleur propre et il convient de les maîtriser,

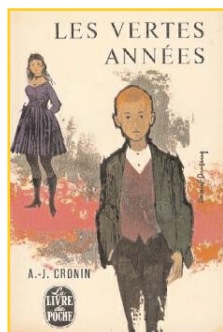


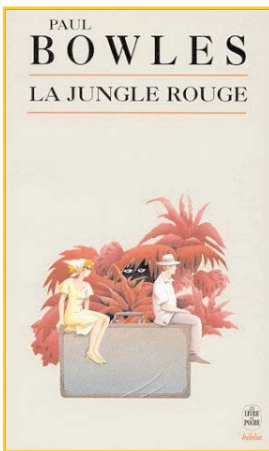
d'éviter les généralisations et les poncifs afin d'ouvrir au lecteur ce monde éveillé et jamais fixé que l'on nomme la littérature.

La plume, à l'instar du pinceau sur la toile fait de la couleur un langage qui condense la complexité des symboles, des contextes, des sentiments et des situations. La puissance évocatrice ou narrative d'une œuvre est moins un contour, une perspective qu'une palette. Flaubert disait qu'écrire c'était rendre une coloration, une nuance. Il est certain que la couleur orne la pensée de toute une symbolique dont la référence nourrit les écrits. Si l'on suit le raisonnement de Goethe, la lumière ne se limite pas aux sept couleurs de l'arc-en-ciel et chacun peut saisir sa propre coloration. Certains auteurs sont plus coloristes que les autres, inspirés par la lumière, le spectre chromatique se révèle à travers le prisme des mots. Lorsque la couleur imprègne un texte, qu'elle prenne le parti de la narration, de l'évocation ou bien de la description, l'inspiration est en résonance avec l'essence même des mots. La palette affecte l'esthétique. Zola se définissait comme un écrivain épris de couleurs. Chez Proust, chaque élément de langage est porteur d'un sens chromatique et c'est dans la peinture italienne du *Quattrocento* que l'auteur a trouvé sa polychromie de sa *Recherche*. Le symbolisme des couleurs imprègne *La Comédie humaine* de Balzac.

«L'âme a quelque attachement pour le blanc, l'amour se plaît dans le rouge...»

Baudelaire cherche dans l'évocation des teintes les





correspondances entre la matière et l'esprit. Hugo, n'est jamais avare de métaphores colorées. On est en droit de prétendre que l'impressionnisme s'est développé dans la littérature bien avant la peinture.

«*La lune argentée des bouleaux...*» Hugo

«*La lune plaquait ses teintes de zinc...*»

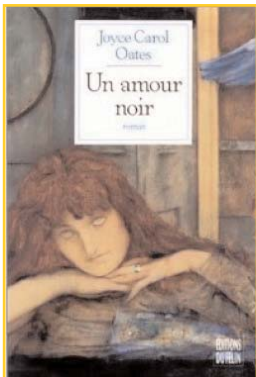
Verlaine

«*Et leur molles ombres bleues
Tourbillonnaient dans l'extase
D'une lune grise et rose*» Verlaine

Chez Rimbaud cela peut aussi bien échapper aux règles élémentaires du genre avec l'énonciation des voyelles qu'atteindre la complexité avec toutes les allusions au bleu dans *Le dormeur du val*.

Chaque écrivain possède son registre personnel. Pour Hugo la nuit est bleue comme l'innocence et les songes tandis que, pour Verlaine, c'est l'harmonie qui l'est. Le champ polysémique de la couleur est utilisé par nombre d'auteurs, tels Loti ou Ségalen, pour rendre la couleur locale des contrées lointaines. Certains colorisent leurs titres. *Le Rouge et le Noir* à lui seul résume le roman de Stendhal en préfigurant le destin de Julien Sorel entre passion amoureuse et ambition ecclésiastique.

L'édition accentue parfois la polyphonie chromatique en orchestrant la lumière par les effets typographiques ou l'illustration. Le choix de la couleur de la couverture peut être significatif pour le lecteur. Jean Tardieu a publié en 1933 un article sur la correspondance des couleurs des couvertures et le genre littéraire* qui conserve encore quelque



actualité, même si les codes sont aujourd'hui transgressés.

De tout temps les écrivains ont exploré l'infini de la lumière mais celle-ci ne se voit que si on la regarde. Chaque lecteur en perçoit la gamme des teintes avec une acuité différente, sinon une intensité variable. Chez nos littérateurs contemporains la couleur a perdu de sa vigueur, le ton s'est atténué, la bichromie affecte les pages anémiées. Les cieus ne sont plus céruléens et la langue moins verte renvoie la figure triste des convenances éditoriales.

Et si la page blanche, innocente et pure, était la quintessence de la littérature? Ne contient-elle pas à elle seule toutes les couleurs des œuvres en devenir?

**Écarlate*: les romans d'amour et les romans psychologiques.

Jaune: les romans policiers et les romans d'aventure.

Verr: les biographies, les romans historiques et les reportages.

Bleu outremer: les voyages, les romans exotiques et les ouvrages sur le folklore.

Noir: l'histoire, les légendes et les romans hébraïques.

Violet: les romans humoristiques, les histoires comiques et satiriques.

Ivoire: les classiques du roman, de la poésie.

Rose: les romans pour jeunes filles, les ouvrages pour la jeunesse, les manuels de la vie domestique

Gris perle: les livres-films et les livres-radios.

Argent: les anthologies, la critique et la vulgarisation scientifique.

«*Les couvertures et la couleur*», par Jean Tardieu, La lettre de la Pléiade n° 17, janvier-mars 2004.

POUR LES AMOUREUX DES MOTS EN COULEUR

Annie MOLLARD-DESFOUR, *Le dictionnaire des mots et des expressions de couleur*. Éditions du CNRS (Plusieurs opuscules, un par couleur)

